



LE TRÉSOR DE L'ABBÉ SAUNIÈRE



SYLVIE LAPRAS



PAR
JEAN-MICHEL
THIBAUX

Étrange livre, dont le titre évoque à la fois « la Tentation de saint Antoine » et « la Faute de l'abbé Mouret ». Des tentations, certes – et lesquelles ! –, et les fautes d'un abbé vulnérable autant qu'avidé qu'écartèlent ses passions. Mais autour et au-dessus de ce prêtre possédé et sulfureux, une extraordinaire énigme, dont on a peine à croire que ses sources historiques sont attestées. Et que les faits (du moins ce que l'on sait) épaississent encore le mystère au lieu de l'éclaircir et le prolongent jusqu'à nos jours. Secret historique, secret ésotérique, secret des êtres et des lieux : un sujet sur mesure pour Jean-Michel Thibaux, qui nous donne là encore un livre stupéfiant dont nous publions aujourd'hui des extraits (*). Résultat d'une enquête de détective et d'érudit, dont le récit vaudrait à soi seul un autre livre. Un roman du roman. Qui lui aussi nous laisserait songeurs...

Bérenger Saunière, prêtre maudit, devenu subitement milliardaire à la fin du XIX^e siècle, l'a-t-il découvert ? Peut-être... Là commence la légende. Vous avez dit légende ?

(*) *Les tentations de l'abbé Saunière*, par Jean-Michel Thibaux. Vient de paraître chez Olivier Orban.

En 1986, Jean Michel Thibaux publiait son premier roman *Les tentations de l'abbé Saunière* dont il parle dans un article dans le *Figaro-Magazine* du 12 avril 1986. Ce roman sera adapté trois ans plus tard sous le titre *L'Or du Diable*. Dans son article, Jean-Michel Thibaux ajoute au mystère en évoquant des prétendues menaces proférées contre lui durant l'enquête qu'il mena pour son livre. Mais le mieux est de découvrir sa version romancée de l'histoire ...

Envoyés des loges secrètes, enquêteurs mandatés par certaines banques allemandes, agents du Mossad, aventuriers anglais et pakistanais... Ne soyez pas surpris de les rencontrer au détour d'un chemin entre Rennes-le-Château et Rennes-les-Bains. Tous sont à la recherche d'un fabuleux trésor. Mais lequel ?

En 1978, poussé par la curiosité, je commence à fouiller dans le passé de l'abbé Saunière. Suis-je allé trop loin ? De mystérieux inconnus me menacent : « Cette affaire ne vous concerne pas. Elle vous dépasse. Arrêtez-vous avant qu'il ne soit trop tard... » Par prudence, je cesse mes investigations. Cependant, au fil des années, l'obsession d'écrire l'histoire de Saunière se fait de plus en plus forte. En 1983, je reprends mon enquête et me rends à Rennes-le-Château. Une plongée dans l'une des régions les plus secrètes de France.

Rennes-le-Château. Dix-sept habitants. La région est très pauvre, et pourtant fut autrefois très riche. Est-il croyable qu'un trésor y soit enfoui ? Serait-il possible que ce fût celui du roi Salomon ?

En l'an 70 de notre ère, les légions de Titus s'emparent de Jérusalem et rapportent à Rome le trésor du temple. En 410, après le pillage de Rome par les Wisigoths, ce trésor tombe entre les mains du roi de Toulouse : Alaric. Puis, refoulés à leur tour par les Francs et les Arabes, les Wisigoths se replient successivement sur Carcasonne, puis sur Rhedae, qui deviendra plus tard Rennes-le-Château. Là disparaît le trésor.

DES DIZAINES DE BARRES D'OR... ... ET DES MILLIERS DE BIJOUX

TENANT fermement la corde, il se laisse glisser jambes en avant dans la cavité. La pente est raide mais il pourrait progresser sans la corde. Par prudence, il ne le fait pas... Le bout de la corde... Il vient donc de couvrir une trentaine de mètres. Bérenger le lâche et se redresse : la déclive est moins prononcée et il peut se tenir debout. Il parcourt encore quelques mètres, arrive sur un plan horizontal et marque un temps d'arrêt. A cet endroit, le conduit quadruple de volume et les rayons de sa lampe effleurent à peine cette nef taillée en une succession de berceaux. Se baissant, il prend une poignée de terre et la compare à celle de la pente qu'il vient de descendre ; elles ne sont pas de même nature, et la frontière délimitée par les deux variétés est trop nette pour être naturelle. On a comblé cette caverne artificiellement. Plus loin, un filet d'eau limpide coule sans bruit, frémissant à peine sur les galets blancs qui émergent à sa surface. Il le suit, le cœur battant. Bientôt, sa main se saisit du crucifix et il se mord les lèvres en passant dans une salle plus petite. C'est la porte ! C'est du moins ce qu'il suppose inconsciemment dans cet état de fièvre, de peur et d'excitation. A cinq pas de lui, gisent deux squelettes, les os fichés dans la boue du ruisseau, d'étranges lambeaux de couleur éparpillés autour d'eux, peut-être les restes de leurs vêtements.

Il reconnaît un casque, une épée, un poignard, un torque. Il s'abandonne un long moment à les contempler, avant de reprendre ses esprits. Quoiqu'il soit fortement impressionné, il garde son immobilité et son silence, s'aidant simplement du crucifix serré dans sa main. Il tire sa force de la croix ; il continue, tendu, prêt à l'action. L'air siffle dans ses narines tandis qu'il gonfle ses poumons en pénétrant dans une caverne toute en longueur où s'entassaient une vingtaine de cadavres... A leurs habits mieux conservés, à la forme de leurs armes, aux dessins barbares de leurs bijoux en bronze, il en déduit que ce sont des Wisigoths. Par quoi ont-ils été terrassés ? Son imagination voit se dessiner un monde de cauchemar, de forces magiques. Un instant, sa panique est telle qu'il songe à rebrousser chemin. Alors, il fixe la croix, intensément, de manière à entretenir son courage, puis il porte le regard vers l'extrémité de la caverne où s'ouvre la gueule noire d'un autre conduit. Il se sent emporté par le besoin impérieux de s'y engouffrer.

Passé ce nouvel orifice, il tremble si violemment de joie qu'il ne sait pas si son cœur va résister. Là, à ses pieds, des barres d'or renvoient le feu de sa lampe. Quand il s'en approche, elles resplendissent. Il en prend une entre ses doigts, la

plus petite, elle pèse au moins quatre kilos. Il en dénombre une centaine, dont les plus grosses doivent avoisiner les quarante kilos. Son cerveau lui semble réduit à l'état de brume lumineuse quand il remplit sa besace. Ainsi chargé, il jette un coup d'œil vers le fond de la galerie qui fait un coude. Non !... Il n'ira pas plus loin aujourd'hui. Il va immédiatement remonter à la surface et faire partager son bonheur à Marie.

Quand il retrouve la jeune fille et lui montre sa découverte, elle tombe dans ses bras et se met à pleurer, mais il ne sait pas si c'est de la joie ou de la tristesse...

Quelques jours ont passé. De nouveau, Marie et Bérenger s'étreignent devant l'entrée du souterrain et se regardent longuement en silence. Il n'y a plus d'or dans la galerie, il va falloir aller plus loin. Le dernier lingot, le plus lourd, a été déposé la veille dans la pierre de Fagoustre.

Devant lui, soudain, la statue du démon

En les voyant partir tous les jours à 13 heures, les habitants de Rennes se sont posé des questions. Où va leur prêtre muni d'une hotte ? Que cache Marie dans cette besace ? C'est Alexandrine qui leur a fourni la réponse :

— *Ils rapportent des pierres blanches, ils ont l'intention de décorer le jardin du presbytère et les abords de l'église... Venez avec moi, je sais où ils vident leur hotte.*

Et tous sont allés contempler le tas de pierres blanches entassées sous le poulailler du curé, riant ou inquiet de sa lubie. Puis les vieux se sont gratté la tête en murmurant dans leur barbe :

— *Pauvre Bérenger, a l'autan que s'iverna, tu t'en vas a travers de camps contrafait la mess' sur le trauc del cuol de Marie.*

Cependant, ces mauvaises paroles n'atteignent pas Marie et Bérenger. Là-haut, dans leur montagne, ils se séparent, incapables d'assagir leur esprit angoissé. En pénétrant dans le conduit, Bérenger a l'impression d'entrer dans un rêve violent. Il descend, passe le ruisseau, les morts, arrive dans la galerie. Le silence des lieux est total. Pourtant, est-ce son imagination ? il sent un frémissement d'éveil dans le monde minéral qui l'emprisonne.

Avec précaution, il passe un coude, puis un autre. Ses doigts se tendent vers la roche. Un artiste y a dessiné une clavicule hexagonale, d'un caractère éminemment ésotérique qui est révélé par le nombre de lettres inscrites, cent huit très exactement. Il se demande s'il y a un rapport avec le nombre 108 de la « tétractys » avec lequel

Platon a construit sa cosmogonie. Parmi toutes ces lettres hébraïques, il ne trouve pas la quinzième : *Samech*. La lettre du serpent n'a pas été employée. Pourquoi ?

Le piège n'est pas loin ; il est logique de le supposer. Mais pourquoi n'a-t-on pas piégé la galerie des lingots ? Par psychologie, pense-t-il. Une ruse pour que les voleurs éventuels se précipitent plus en avant sans prendre garde, forts de l'impunité de leur premier sacrilège.

Un autre coude... Bérenger s'arrête, perplexe. Il a peur. Malgré la fraîcheur de l'endroit, sa chemise alourdie par la sueur lui tire les épaules en avant. De quelle nature est le danger ?...

Le coude est franchi. Immédiatement après s'élève un escalier de vingt-deux marches. Vingt-deux ! Il croit comprendre. En les examinant de près, il découvre sur les trois premières : *aleph, beth* et *ghimel* gravées successivement sur les parties verticales. Les trois premières lettres de l'alphabet hébreu. Vingt-deux marches, vingt-deux lettres... Le danger est là ! Il sait qu'il doit éviter la quinzième, mais cela lui paraît trop simple. Il fait un effort de mémoire prodigieux et essaie de se souvenir de la correspondance des lettres et de leurs symboles en Cabale. Et Bérenger se sent obligé de parler à haute voix pour ne pas omettre de détails :

— *UN, aleph, on m'appelle Ehieh le divin, je suis la VOLONTÉ.*

Et il pose un pied sur la VOLONTÉ.

— *DEUX, beth, on m'appelle Bachour le choisi, je suis la SCIENCE.*

— *TROIS, ghimel, on m'appelle Gadol le grand, je suis l'ACTION.*

— *QUATRE, dalet, on m'appelle Dagoul le notoire, je suis la RÉALISATION.*

— *CINQ, hé, on m'appelle Hadom le magnifique, je suis l'INSPIRATION.*

— *SIX, vau, on m'appelle Vesio la splendeur, je suis l'ÉPREUVE...*

Et son pied évite l'ÉPREUVE pour se poser immédiatement sur la marche supérieure qui n'est autre que la VICTOIRE. Il continue ainsi, les muscles noués, sautant les neuvième, douzième, quinzième, seizième, dix-neuvième et vingt et unième marches qui représentent la PRUDENCE, la MORT VIOLENTE, la FATALITÉ, la RUINE, la DÉCEPTION et l'EXPIATION pour arriver enfin sur la dernière :

— *VINGT-DEUX, tau, on m'appelle Techinah la faveur, je suis la RÉCOMPENSE.*

La RÉCOMPENSE... rien ne lui est arrivé. Il ignore si cette précaution lui a été utile, mais il la renouvellera à chaque passage. Alors, il découvre la statue. Il est

saisi d'horreur. Elle correspond si bien à l'idée que s'en fait l'imagination populaire qu'il se protège avec la croix. C'est le démon. C'est Asmodée (1), un être de cauchemar, pas tout à fait monstre, pas tout à fait homme, taillé dans une espèce de marbre noir. La lampe qui bouge dans la main tremblante de Bérenger anime son visage d'une vie secrète et terrible. Il semble prêt à hurler avec sa bouche grande ouverte aux lèvres retroussées. Ses yeux exorbités fixent Bérenger, ses mains déformées aux ongles longs sont convulsées, ses jambes, hors des normes anthropomorphes, ont l'apparence de troncs noueux. Cependant l'une est plus courte que l'autre, et son pied, à peine ébauché, repose sur un cube. La plus sûre façon de vaincre sa peur, c'est de le toucher sans crainte ; c'est ce que fait Bérenger après avoir rangé sa croix. D'une main malhabile il effleure le bras du démon. Ce n'est qu'une vulgaire statue dont il ne peut dater l'origine... une vulgaire et inoffensive statue. Toutefois, et sans tomber dans le délire, il reste difficile de nier l'existence de cette présence mal définie, mal acceptée, génératrice d'un malaise certain. Il la quitte prestement et fouille à nouveau la nuit avec sa lampe.

C'est une immense caverne, il n'en aperçoit ni le fond, ni la voûte, ni les contours. Alors, la tête baissée, les yeux attachés au sol inégal et crevassé, il s'avance prudemment. Les reflets pâlement cuivrés de la lumière courent devant lui et gagnent enfin un coffre aux poignées écarlates.

Il s'y attendait un peu mais ne peut s'empêcher de tressaillir. Au fur et à mesure qu'il se rapproche de sa trouvaille, d'autres coffres apparaissent, émergeant de la longue nuit dans laquelle ils avaient été plongés.

Le reste du trésor, enfin !... Soudain il s'immobilise. Un énorme chandelier luit faiblement à la limite du halo : le Menorah. Il a une pensée pour son ami Élie. L'objet sacré repose sur un long bard aux pieds ouvragés.

« Et l'Arche, et les tables ? », se dit-il sans oser aller regarder le chandelier d'un peu plus près. Superstitieux, effrayé par la légende, il s'en détourne et s'en prend aux fermetures du coffre le plus proche. Il n'a aucun mal à les faire sauter avec son coutelas. Il rabat le couvercle et s'émerveille à la vue des bijoux qu'il découvre, des colliers, des fibules, des bagues, des bracelets, des anneaux, des agrafes... Il plonge ses mains dans ce scintillement et les ramène à lui, toutes chargées d'or, d'argent et de pierres précieuses.

(1) Bérenger en a fait modeler une reproduction assez réaliste que nous pouvons voir aujourd'hui à l'église de Rennes-le-Château.

— C'est pour toi, dit-il à Marie en lui montrant la bague sertie d'une magnifique émeraude. Mais quand il essaie de la lui mettre à l'annulaire, la jeune fille retire vivement sa main.

— Non ! Je ne veux pas ! Ça porte malheur.

Elle remet le bijou dans la hotte, obéissant à ses instincts de paysanne. Comment pourrait-elle porter le fruit d'un pillage ? La mine sombre, elle semble poursuivre la solution de quelque redoutable problème de conscience.

— Tu as tort, dit-il. Cette pierre est bien supérieure par sa qualité à celles qui se vendent de nos jours dans les grandes villes.

— Alors donnez-la à l'autre ! Que ferai-je d'une pierre pareille ? Je ne suis pas une princesse mais une femme du Razès. Les gens d'ici se demanderaient où je l'ai volée... Regarde mes mains, Bérenger, regarde-les bien, elles connaissent la terre, les racines, les arbres ; elles se sont durcies au contact du feu, de l'eau glacée... mes doigts rigides ne retiennent plus les larmes que je verse pour toi, sur nous... J'ai si peur de te perdre.

Les gouttes qui filtrent entre ses cils trahissent qu'elle s'abandonne. Il la laisse pleurer en silence. Tout ce qu'il ressent d'important, de profond, il ne peut l'exprimer maintenant. Pas ici, pas sous la Pique, pas sous ce ciel lourd et bas traversé seulement de temps à autre par quelques corbeaux qui s'empressent de disparaître derrière la ligne grise des montagnes. Alors il rôde d'un pas incertain, cherchant et disposant des pierres blanches sur la couche supérieure des bijoux.

Deux hommes surgissent revolver à la main

Dans son coin, Marie ne voit plus rien, n'entend plus rien, et pleure toujours, la tête brouillée, le cœur en peine...

Mais quand donc tout cela finira-t-il ?

Et jour après jour, ils sont revenus. Et jour après jour ils sont repartis, la hotte pleine. Bérenger ne s'aventure pas dans l'immense caverne ; le chandelier est devenu une borne infranchissable. Il a écrit à Élie, mais son ami ne lui a pas répondu. Que faire de ce Menorah ?...

— Aujourd'hui je vais explorer la partie située derrière le chandelier, dit-il soudain à Marie alors qu'ils arrivent devant le trou.

— Mais vous m'aviez juré de ne plus continuer les recherches une fois les coffres vidés, balbutia-t-elle sur un ton désespéré...

— C'est plus fort que moi... Je veux savoir.

— Nous aussi !

Marie pousse un cri. Deux hommes

viennent de surgir devant eux, revolver à la main. Ils sont vêtus comme des chasseurs.

— *Toi la pute, tu vas fermer ta gueule !* ordonne le plus gros des deux en lui plantant le canon de son arme sur la tempe.

Marie pâlit. L'homme, un chauve au visage glabre et triangulaire, paraît déterminé à appuyer sur la détente.

Bérenger veut intervenir, mais l'autre comparse pose une main sur son épaule et l'en empêche.

— *A votre place je n'essaierais pas, mon père,* dit-il avec un léger accent allemand. *Assurez la sécurité de votre compagne et montrez-nous le chemin du trésor.*

Bérenger se glisse dans le trou, suivi immédiatement par le blond. Peu après, alors qu'ils ont atteint le fond du conduit, ils sont rejoints par Thomas et sa prisonnière qui serre les dents contre la douleur, car il la pousse en lui tordant les cheveux de la nuque.

— *Va avec ton curé !* ordonne l'homme en la projetant dans les bras de Bérenger d'un vigoureux coup de genou dans les reins. Elle se blottit contre lui et sanglote.

Bérenger essaie de se soustraire aux regards des deux hommes qui inspectent les lieux, puis, y étant parvenu, il murmure à l'oreille de Marie :

— *Quand nous arriverons à l'escalier, nous nous mettrons à courir. Surtout, pose exactement tes pieds sur les marches où j'aurai posé les miens.*

— *Oui...* souffle-t-elle, un peu rassérénée par l'assurance de son amant.

— *Alors, les amoureux, et ce trésor, où est-il ?*

— *Un peu plus loin,* répond Bérenger.

— *Marchez tous les deux devant ! Prends la lampe, curé.*

Bérenger prend la lampe, et la tête du cortège. Quelques secondes plus tard, comme il l'espérait, les deux hommes s'attardent sur les deux premiers cadavres.

— *Il n'y a rien d'intéressant ici,* dit Bérenger... *Les prochains le sont plus, ils portent encore des bijoux.*

Quand ils pénètrent dans la salle où s'entassent les Wisigoths, les deux hommes s'accroupissent et examinent les restes. Bérenger en profite pour s'éloigner lentement d'eux en entraînant Marie. Parvenu à l'endroit où est dessinée la clavicule, il souffle :

— *Viens !*

Ils se mettent à courir. Le blond leur intime l'ordre de s'arrêter. Ils ne l'écoutent pas et se précipitent vers l'escalier.

— *Attention aux marches !* crie Bérenger en posant son pied sur la VOLONTÉ. Dans une sorte d'état second, Marie calque sa course sur celle du prêtre et parvient en haut sans dommage. Déjà leurs poursuivants grimpent. Bérenger pense à se mettre — bien que l'idée lui paraisse stupide — sous la protection du chandelier. Soudain il entend un cri étouffé, puis un juron suivi d'un hurlement. Quand il se retourne, il aperçoit les deux hommes écrasés par une dalle qui a surgi de l'une des deux parois latérales et reprend lentement sa place dans son logement. Les deux corps s'affaissent et glissent au bas des marches.

— *C'est fini maintenant,* dit-il à Marie en lui cachant le visage contre sa poitrine.

La statue d'Asmodée se met à briller

C'est alors qu'il remarque quelque chose d'anormal. La lumière est différente. Il observe sa lampe, celle-ci diffuse la même clarté jaune orangée. Cependant le phénomène prend de l'ampleur, un flux verdâtre se mêle aux reflets cuivrés. Il se raidit et a une grimace de frayeur en décelant l'origine de cette nouvelle source lumineuse : la statue d'Asmodée. Une auréole verte la ceint et s'étend. Les talismans d'Élie sont restés à l'extérieur. Il pense avec émotion que ce rayon marque la fin de sa vie d'homme, et que tout sera simple désormais, mais il y a Marie, Marie qu'il a entraînée dans cette folle aventure. Elle ne doit pas périr par sa faute. Il la soulève et l'emporte. Il l'emporte comme un fou au-delà des pièges de l'escalier, au-delà des galeries qui s'effondrent les unes après les autres, ensevelissant le chandelier, les cadavres et le ruisseau...

Le silence, le froid, font se blottir l'un contre l'autre les deux rescapés qui ont encore la force de porter leur amour.

— *Je t'aime,* lui souffle-t-elle.

Bérenger sourit à Marie sans mot dire. Il répond à son regard qui l'implore ardemment de fuir loin de la Pique, et il l'entraîne par le chemin. Maintenant ils sont riches, maintenant ils vont vivre.

Ainsi, ils devinrent riches.

Au cours des trois années qui suivirent la découverte du trésor, Bérenger ne cessa de voyager et ouvrit quatre autres comptes en banque à Perpignan, Toulouse, Paris et Budapest.

En 1896, il entama la réfection de son église et fit installer un nouveau chemin de croix, Asmodée soutenant un bénitier surmonté de quatre anges, des peintures en relief. Puis il acheta, au nom de Marie Denarraud, des terrains, desquels s'érigèrent

BÉRENGER RÊVE D'UNE TOUR DE BABEL DE 70 MÈTRES

rapidement une orangerie, une citerne, la tour Magdala et une maison cossue baptisée Béthanie. C'est dans cette dernière, richement meublée, qu'il donna au grand désespoir de Marie des fêtes somptueuses avec Emma Calvé. Il y reçut les célébrités de l'époque, des ministres, des artistes, l'archiduc Jean de Habsbourg.

Les habitants de Rennes, bien que choyés par lui, eurent de bonnes raisons de croire que leur curé était devenu fou. Ne le voyaient-ils pas se promener avec ses maîtresses, avec son photographe attiré qui le prenait sans cesse en photo, avec ses deux chiens, Faust et Pomponnius, et, plus grave encore, avec son singe favori : Méla. Dans sa soif d'agrandissement, Bérenger avait fait construire une ménagerie face à sa maison Béthanie !

En 1902, pourtant, un coup d'arrêt devait être porté à son train de vie : son protecteur et supérieur hiérarchique, Mgr Billard, fut remplacé par Mgr de Beauséjour. Le nouvel évêque n'était pas commode. Il ne tarda pas à s'intéresser de très près aux comptes de l'abbé. Bérenger demanda alors le soutien de Boudet et de Sion, mais ces derniers préférèrent l'ignorer. Il se retrouva ainsi seul face à la puissante Église qui finit par le frapper d'interdit après une enquête et un procès qui ne révélèrent rien.

Peu à peu, il dilapida sa fortune et, de 1912 à 1915, ruiné, il vivra d'expédients, vendant des médailles et des chapelets aux soldats gazés de la Grande Guerre soignés à Campagne-les-Bains.

En mars 1915, le 29, Boudet le fit appeler. Le vieil abbé était mourant et voulait se confesser. Bérenger put recueillir les renseignements concernant la deuxième porte du trésor... Mystérieusement, les hommes de Sion, Élie et les johannistes réapparurent quand il entreprit avec la fidèle Marie de nouvelles recherches.

Le 8 septembre 1916, enfin, il découvrait la cache et le 5 janvier 1917, il signait un devis de huit millions de francs or dressé par l'entrepreneur Élie Bot. Construire une tour de Babel de soixante-dix mètres de haut dont les murs intérieurs auraient été tapissés de livres, de la base au sommet, voilà quelle était sa nouvelle folie.

Il n'eut pas la joie de voir se réaliser son projet. Le 17 janvier 1917, il était terrassé par une crise cardiaque.

Depuis, ils sont des milliers à chercher le trésor...

JEAN-MICHEL THIBAUX

Envoyer vos commentaires à : asso-RLC.doc@orange.fr
ou directement sur la news